

aurait grand besoin d'une monture au pied ferme et solide pour franchir les aspérités et les déclivités de ce pays tout bosselé. Que de services nous rendrait un mulet ! Hélas ! jusqu'à présent la maigreur extrême de ma bourse ne m'a pas permis d'en faire l'achat. Bénie soit la personne à qui le ciel inspirera de m'envoyer les cinq francs qui me manquent !

* * *

Une des grosses difficultés auxquelles se heurte ici l'apostat, c'est la dissémination des cases indigènes. Nulle part ne se rencontrent d'importants groupements de populations, comme on en voit dans les autres parties du continent noir.

Une vingtaine de paillottes constituent un village et il faut aller à deux ou trois kilomètres plus loin pour trouver une agglomération identique.

Ces installations sont, d'ailleurs, essentiellement instables. Nomades par tempérament, les Kikouyou sont perpétuellement par monts et par vaux. Le caprice seul les arrête et fixe leur sommaire logis quelque part. Ils n'y resteront pas longtemps. Après avoir séjourné deux saisons, deux ans au plus, à l'endroit qui les a charmés, ils éprouvent l'irrésistible besoin d'aller se fixer ailleurs.

Heureusement leur mobilier est des plus sommaire. Et cela favorise encore leur vie errante. Une peau de bœuf ou d'antilope forme leur literie. Quelques terrines et calebasses sont leurs seuls ustensiles de cuisine. Ajoutez-y deux pierres à moudre le grain et une auge taillée dans un tronc d'arbre pour battre le maïs ou le millet, au fur et à mesure qu'on en a besoin pour le repas du soir.

Tout
gement
perché
placem

Au n
peu cor
sur une
de bran
d'herbe.
entonn
feuilles
de chen
pourra.
La port
franchi
ment.

" Aut
n'ont pe
ils avai
kambas
faire cl
se proté
côte à c

L'ord
ont mis
tracoup,

Désor
le pouss